

TABLE RONDE 3

Le corps des femmes « exposé » entre voilement et hypersexualisation

Présentation et modération : Fatima LALEM, Secrétaire générale de l'Assemblée des Femmes

Publicité : Marie-Noëlle BAS, Présidente des Chiennes de Garde, membre du bureau d'ECVF

Hypersexualisation : Leah SEURAD, Osez le Féminisme ! (groupe de travail « libération des sexualités des femmes)

Pornographie : Benoît KERMORGANT, Mouvement du Nid,

Voilement : Fatiha BOUDJAHLAT, Professeure, Secrétaire nationale à l'éducation du Mouvement Républicain et Citoyen

Fatima LALEM

D'abord, permettez-moi également de saluer la présence avec nous de George, qui fait partie des fondatrices de cette association. Permettez-moi également de saluer, mais je crois que vous serez d'accord avec moi, la grande combativité de nos parlementaires. Elles ont fait un travail remarquable.

Alors, la problématique sur laquelle nous travaillons depuis hier, celle de la marchandisation du corps des femmes, nécessite évidemment de travailler également sur **l'instrumentalisation du corps et de la sexualité des femmes à des fins publicitaires et/ou pornographiques, sur la question de l'hypersexualisation des femmes et des petites filles.**

Comme vous le savez, l'injonction à la féminité, les représentations des diverses manières d'être femme sont formatées par des messages publicitaires, par des médias, films et par tous ces faiseurs d'images. Ils s'infusent dès le plus jeune âge et par tous les pores de la société, dans la socialisation à travers les différents outils éducatifs, mais ils sont aussi portés par l'ensemble des acteurs de la société. Et beaucoup considèrent qu'au fond, ces questions restent aujourd'hui encore l'angle mort du féminisme. On a comme ça, en arrière-plan, une espèce de représentation d'un modèle français, de l'image de la France, de sa féminité et on met souvent à distance le puritanisme américain, alors que leurs questionnements, en tout cas leurs travaux et leurs avancées sur ces terrains-là sont à regarder de près.

C'est donc l'occasion de donner la parole – ce que je vais faire dans un moment – à nos trois intervenants.

Marie-Noëlle– qui est Présidente des Chiennes de Garde –va nous parler de ce qui se passe au niveau de la diffusion de l'image, de la publicité, des médias. Je donnerai après la parole à Leah, qui va parler d'Osez le Féminisme ! et de l'hypersexualisation des femmes et des filles, et puis à Benoît, qui nous parlera de la question de la pornographie, qu'on a d'ailleurs un petit peu abordée en filigrane à travers différentes interventions. Enfin, sur un sujet très important et qui, à mon avis, est l'autre versant de la question de la sexualisation et du rapport à la sexualisation du corps des femmes, celui du voilement des femmes, ce sera Fatiha Boudjahlat qui interviendra.

Je voudrais dire quand même deux mots de ces modèles qui sont proposés aujourd'hui aux femmes, ceux au fond d'une *superwoman*, en faisant croire d'ailleurs aux femmes que leurs libertés, les libertés acquises, leur permettraient le libre choix : celui de travailler, d'enfanter à tout prix, de

s'occuper des enfants, mais tout en étant sexy et mince. Comment opèrent ces différentes formes de domination et comment s'opère cette perpétuation du contrôle sur le corps des femmes et le corollaire dont on a parlé ce matin qui est celui du sexisme ordinaire et des violences qui continuent à opérer à différents niveaux ?

Nous pouvons également, comme l'a souligné Laurence ce matin, rappeler qu'il est urgent de s'atteler peut-être un peu plus à déconstruire, à faire ce travail sur les stéréotypes, sur les clichés sexistes, sur le sexisme et sur ses représentations dominantes. Certes, en s'appuyant sur les nombreux acquis et avancées qui viennent de nous être présentés en termes de droits. Mais n'oublions pas que les transformations des mentalités restent malheureusement un combat autrement plus ardu.

Le contrôle sur le corps des femmes passe également par son voilement. Le voile, comme vous le savez, a été historiquement un outil de division sexuée et de hiérarchisation des rôles. Il crée symboliquement un mur sexué, censé protéger les frontières du licite et de l'illicite. Paradoxalement, en marquant les femmes par cette division, il les sexualise, il sexualise le corps des femmes.

Comme vous le savez, les islamistes ont fait du corps des femmes un lieu de la tentation, un lieu du désordre, un lieu du péché. Il perturberait la chasteté du groupe et, comme vous le savez aussi, pour les islamistes, il est aussi le lieu de la vie, eux qui ne cultivent que la mort.

Un certain nombre de jeunes femmes que j'ai rencontrées me disent qu'elles portent le voile pour ne pas être des objets sexuels, alors que justement et paradoxalement, c'est précisément la dimension sexuelle du corps des femmes qui est signifiée par le voilement.

Il y a une autre question qui me paraît aujourd'hui importante, puisque sur la scène politique et sur la scène médiatique, le débat sur le voile et ses dérivés fait rage. Dans un contexte préélectoral, deux pièges graves nous sont tendus.

Une instrumentalisation politicienne du corps des femmes par tous ceux, et ils sont nombreux sur les télévisions en ce moment, qui au nom des droits des femmes nous promettent des lois liberticides en guise de réponse à une demande légitime de sécurité de nos concitoyens, au risque d'ailleurs de renforcer l'enfermement communautariste et identitaire et d'exacerber les tensions ethniques.

Et ils font évidemment écho à ceux qui instrumentalisent également les libertés et le corps des femmes pour faire de ce qu'ils appellent « l'islamophobie » l'alpha et l'oméga des luttes contre les discriminations et le racisme, en faisant prospérer le relativisme culturel et en faisant des femmes voilées la nouvelle figure de l'opprimé. Je pense que Fatima développera tous ces aspects.

Je donne donc la parole à Marie-Noëlle pour nous parler du corps des femmes et de la publicité.

Marie-Noëlle BAS

Merci Fatima. Merci à l'Assemblée des Femmes de m'inviter de nouveau à parler d'un sujet qui, pour important qu'il soit, est très souvent traité dans le féminisme comme anecdotique : c'est en fait la publicité, l'image des femmes affichée sur nos murs, sur les bus et sur les écrans de télévision.

Parce que la marchandisation du corps des femmes par la GPA et la prostitution, comme on l'a très bien expliqué de façon passionnante ce matin, s'ancre réellement dans la vie quotidienne par la pornographie bien sûr – et on le verra tout à l'heure – mais aussi de plus en plus par la

publicité, parce que la publicité représente la domination masculine, mais aussi la domination de l'argent, comme Maud l'a rappelé tout à l'heure, puisque finalement l'une ne va pas sans l'autre.

Une femme nue dans une douche pour vanter les mérites d'un savon, des voitures présentées par des femmes sexy, des femmes au bord de l'orgasme quand elles mangent un yaourt, ce sont des images que l'on voit chaque jour, même sans le vouloir. La publicité est étonnamment – je ne le savais pas, franchement j'ai été étonnée de comprendre ça – un des agents de socialisation les plus puissants de notre société capitaliste de consommation et il est convenu de dire que chacune et chacun d'entre nous sont soumises et soumis chaque jour à plus d'un millier de messages publicitaires.

Or la publicité sexiste est un outil de représentation de l'inégalité des sexes, de la domination masculine et du corps des femmes marchandisé. La publicité est sexiste, dès lors qu'elle reproduit des préjugés à l'égard des femmes, de leurs traits de caractère ou de leur rôle dans la société. Elle met en scène, très souvent maintenant en l'esthétisant ou en la rendant humoristique – humour/ glamour – l'inégalité, et enferme les femmes dans des carcans, les carcans d'une identité figée dans les rôles sociaux préétablis et stéréotypés.

Il ne faut pas oublier que la publicité sexiste est une propagande commerciale qui utilise les stéréotypes sexuels, et notamment le corps des femmes, leur nudité, leur sexualité, sinon la culture porno, dans le but unique de capter l'attention et d'accroître les ventes d'un produit. Les publicités sexistes font donc totalement partie des violences symboliques faites aux femmes et participent du continuum des inégalités et des violences.

On identifie plusieurs éléments qui caractérisent la publicité comme sexiste :

- L'imposition d'un monde saturé de sexualité.
- L'hypersexualisation de n'importe quelle situation de la vie quotidienne (qu'on n'a jamais vécue bien sûr).
- La construction explicite du corps des femmes en objet de jouissance offert à tous les regards en 4X3.
- La promotion d'une sexualité de la performance (qui pose un problème pour les adolescents).
- L'incitation à une sexualisation précoce du corps des jeunes filles et de leurs rapports avec les garçons.
- L'accoutumance à la pornographie par l'exposition de corps de femmes ou de rapports amoureux dont la mise en scène relève de la pornographie. (On verra plus tard avec les images que de nombreuses marques de mode l'utilisent.)

Donc imposition d'un monde saturé de sexualité. Réduction des femmes à un corps, uniquement un corps. Ça dénature le rapport des femmes à leur corps en le formatant et en l'uniformisant, en les assignant à des modèles corporels inaccessibles et en entraînant un refus irrationnel de vieillissement ou de prise de poids. Ça conduit les femmes à une identité totalement narcissique et impose l'image de femmes dont la personnalité se limite pratiquement toujours à un pouvoir de séduction, donc en fait ça cantonne les femmes au paraître. L'être n'existe pas.

Enfermement des femmes dans des rôles : maman/putain, femme-enfant/salope, ange/démon, maîtresse/esclave, ménagère/femme-objet. Une dualité sans aucune...blanche et noire, sans rien

au milieu. Sans parler de l'opposition, pour les pubs avec des petits enfants, de petites filles passives face aux petits garçons actifs.

Une fois que sont intégrées totalement dans l'espace public des images stéréotypées ou violentes, le glissement à la violence verbale et physique n'est pas loin, les inégalités sont confortées et la chaîne de la domination masculine se poursuit.

S'inspirant des grands mythes de notre temps – modernité, jeunesse, bonheur, loisirs, abondance – la publicité cherche incessamment à attiser nos désirs et à forger nos attitudes, nos attentes, nos besoins, à nous dire qui nous sommes, qui nous devrions être, voire comment trouver le bonheur. Le problème est bien la fonction des femmes elles-mêmes, telle qu'illustrée et construite par la publicité.

Parce que la meilleure façon de fidéliser la consommatrice, c'est de la bâtir de toutes pièces comme alternative à l'auditrice véritable, à nous les femmes dans notre diversité, qui sommes combattues en tant que telles par la pub. Donc elles luttent, parce que justement nous, les femmes d'occident, à qui l'on délègue encore à peu près 80 % des achats ou des décisions du ménage, nous sommes la courroie de transmission d'une société fondée sur l'hyperconsommation.

La publicité se donne pour but de construire les femmes comme objets, en les présentant d'abord comme des acheteuses influençables au maximum, téléguidées par des sentiments d'insécurité ou de culpabilité, faute de quoi elles n'achèteront pas les produits vendus. La seule position de sujet abandonnée aux femmes est celle de consentir à choisir de faire preuve d'imagination face à une machine à laver par exemple. Et si elle est méprisée dans ce jeu, par ce jeu, ce n'est pas un hasard, parce que comme dans le jeu de la séduction, il s'agit de vaincre toute résistance féminine.

La publicité sème encore plus de confusion en utilisant le message de liberté de choix. Que dire d'une telle conception d'un pouvoir féminin, qui se réalise à travers l'apparence et la quête de l'approbation masculine ? Un pouvoir vraiment bien dérisoire en somme, où la femme s'impose uniquement en se conformant au désir de l'autre.

Surtout, construction des femmes comme objet sexuel. Jour après jour, la publicité présente des femmes totalement disponibles sexuellement et va même, dans certains cas, jusqu'à banaliser et renforcer la violence machiste dans un monde saturé de sexualité et récalcitrant au vieillissement. Cette banalisation de l'utilisation du corps des femmes pour vendre des produits et la sexualisation, l'hypersexualisation de cette image des femmes dans la publicité accroît évidemment la vulnérabilité des jeunes filles, avec le mimétisme des adolescentes et des femmes qui sont amenées à croire que leur pouvoir, notre pouvoir, c'est la séduction et donc sont toujours plus conciliantes face aux inégalités et donc face à la violence.

Le modèle de beauté féminine véhiculé par la publicité et la quête souvent impossible qu'il génère doit être dénoncé. Ce modèle idéologique – Fatima le rappelait : mince, jeune, grande, sexy, performante, nous toutes, quoi – entraîne une dénaturation de la beauté des femmes en cherchant à les rendre toutes semblables. On s'inquiète que cette poursuite du modèle inaccessible soit perçue par les femmes comme un devoir de féminité.

C'est là le problème, parce que celles qui refusent de consentir à ces pratiques – genre la chirurgie, l'épilation, l'obligation de minceur – sont de plus en plus perçues comme anormales, rétrogrades, négligentes par rapport à leur apparence. On le voit avec l'image des femmes dans les magazines

dits « féminins ». Ils se disent féministes, mais ils ne le sont pas en fait, parce que ce sont plus que des images qu'on transmet aux femmes, c'est un ordre de mobilisation.

Ça va de la *covergirl* en page de couverture jusqu'aux photos de mode, qui même – je pense que certaines et certains d'entre vous s'en souviendront – dans un magazine du très sérieux hebdomadaire *Le Monde*, peuvent être érotisées. C'est une journaliste du magazine *Le Monde* qui a pris contact avec moi en disant « Il faut que vous fassiez quelque chose, on a un reportage qui va paraître ». Effectivement, une dizaine de pages de femmes, de très jeunes femmes avec des jupettes de tennis sans culotte, des choses comme ça, un homme qui leur donnait la fessée, qui étaient totalement érotisées, voire sexualisées. C'est absolument aberrant.

Donc ça donne aussi une conception irréaliste du sexe et de l'amour cette hypersexualisation. Je suppose qu'on en parlera après avec le vrai gros, gros problème de la pornographie, qui est finalement extrêmement proche de celui qui nous préoccupe là tout de suite. C'est que ces pratiques sexuelles à risque pour s'assurer de plaire – c'est une culpabilité, une imitation sexuelle – peuvent résulter de l'incapacité à s'accepter telle qu'on est, et de la difficulté à s'extraire du paraître pour se définir et définir son propre projet de vie. Bien sûr, ce n'est pas la publicité en tant que telle qui crée de tels problèmes, mais elle y contribue extrêmement largement en relayant cette image chimérique et réductrice des femmes.

Pour décrypter l'hypersexualisation d'une publicité, il y a quelques items à étudier. C'est très rapide.

Le corps ? Est-ce qu'il est entier, est-ce qu'il est morcelé ? Quand il est morcelé, je vous donne à penser à quelle partie utile il est réduit. Le corps morcelé, objectivé – les seins, les jambes, l'entrejambe, les fesses, vous verrez rarement la tête et encore moins les yeux – renforce l'idée de femme-objet sexuel. La tête, si elle est coupée, à quel niveau ? La bouche par exemple. Très rarement la bouche. Les yeux oui, parce que les yeux, ça veut dire quelque chose. La bouche, non, en général elle est ouverte, grande ouverte, très rouge, hyper pulpeuse.

Référence à la violence, à la pornographie, à des pratiques sexuelles. Les danses autour d'une barre, je peux vous en parler, parce que les danses autour d'une barre, en ce moment, c'est le must chez les pubards. Striptease, sexualité de groupe, masturbation, trame sexuelle, sadomasochisme et j'en passe. On trouve de tout dans la publicité quand on veut bien la décrypter.

Une fois qu'on a compris, une fois qu'on a chaussé ses lunettes de compréhension, de lecture de la publicité sexiste, il n'est plus possible de regarder les messages publicitaires de la même façon. Et vraiment, je vous invite à le faire, parce qu'on est trop peu nombreuses et nombreux à s'insurger contre ces messages qui sont affichés partout et qui sont réellement un des problèmes de ce continuum des violences.

On ne pourra plus ignorer la manipulation hors de propos qui est faite de ces femmes aux jambes écartées, aux postions suggestives, au corps tronçonné, dénudé pour servir de présentoir ou de faire-valoir à un quelconque produit. Tout comme il n'est plus possible d'ignorer ces messages qui les présentent chosifiées, passives, séductrices ou se pâmant sans la moindre pudeur. Il s'agit bien là d'une réactivation vraiment spectaculaire et extrêmement insidieuse des stéréotypes sexuels que plusieurs décennies d'émancipation avaient quelque peu atténués.

Dans ce monde totalement pharmaceutique, les femmes – je vous le montrerai – sont sous une douche, elles mangent un yaourt et, sous la douche ou en mangeant un yaourt, elles sont au bord

de l'orgasme. La puissance sexuelle virile est valorisée par l'offre systématique d'une jeune femme dénudée avec une voiture. La sexualité dans les affiches et dans les spots est donc totalement banalisée et les références à la violence, à la pornographie ou à des parties sexuelles sont multiples.

Ces codes de la pornographie nous entraînent et influent sur notre apparence, voire sur notre intimité. Des normes apparaissent dans l'habillement des femmes et des filles depuis le jeune âge, ainsi que dans les pratiques et des jeux sexuels. On en parlera aussi avec la pornographie.

Donc assimilation du corps féminin à une marchandise exposée.

Réduction, j'ose le dire, à du matériel humain. On a parlé de matériel humain avec la GPA, mais là c'est pareil. On est des morceaux, des morceaux de viande avec des rondeurs, des seins, des fesses, une bouche et pas grand-chose d'autre.

Assignation à des normes physiques impossibles à atteindre.

Banalisation de fantasmes d'agression et de viol et ça, j'insiste beaucoup là-dessus, parce que je sais que c'est vraiment la mesure dans la pornographie aujourd'hui et que, Catherine en parlait tout à l'heure, ces fantasmes d'agression et de viol sont extraordinairement perturbants pour la sexualité des adolescentes, et des adolescents bien sûr.

Imposition de représentations simplistes, violentes et vraiment dégradantes de la sexualité comme norme sexuelle. Une voie vers la jouissance.

Donc je vais vous montrer des exemples, parce que finalement c'est bien beau de parler, de faire de la théorie, mais l'important c'est de voir ce que c'est et j'imagine que vous avez probablement déjà vu ces photos.

Des photos de publicité que Marie-Noëlle commente, sont présentées à la salle.

Je vous invite à réagir à ces photos, quand la table ronde sera terminée, notamment les élues, parce que dans les collectivités territoriales, il n'est pas exclu de trouver des publicités sexistes.

Donc là, on a une première pub pour des compétitions sportives. Quand ce n'est pas le Stade Rennais, en haut là, qui célèbre la Journée internationale des femmes par un canard vibrant – bien sûr – ce sont les compétitions sportives féminines qui s'illustrent par des représentations de sportives en talons aiguilles, avec des shorts ultra-courts ou hyper décolletées. C'est uniquement le corps comme objet qui est mis en avant et pas leurs qualités de championnes. Et c'est d'autant plus inacceptable que ces compétitions sportives sont soutenues la majeure partie du temps par des collectivités territoriales. Comment accepter qu'un euro d'argent public soit investi dans des images sexistes ?

Le sport, comme la politique – pardon pour les élu.e.s, puisque l'autre volet des Chiennes de Garde ce sont les insultes – mais le sport et la politique sont vraiment des bastions de machisme et de phrases et d'images sexistes absolument terribles.

La photo suivante, par exemple, présente à droite, la campagne d'affichage pour un supermarché en ligne. C'est dans le métro parisien, des 4X3, c'est énorme. Cette publicité nous confirme d'une part que c'est Léa qui doit faire les courses au quotidien – ça marche aussi avec Marie, Djamila ou Thérèse – et que ces femmes adorent vivre toutes nues chez elles. Quel rapport avec le fait de faire ses courses ? Et puis, quel gain de temps apporté par la commande de ses courses en ligne ? Est-ce que ce n'est pas ça qui est suffisant ? Pas de le faire tout nu.

Ces jeux de mots en plus qui concernent les femmes tournent toujours autour de leur sexualité et jamais autour de leur cerveau. L'érotisation de l'espace public permet ainsi aux publicitaires de montrer à toutes et à tous dans le métro l'intimité d'une femme. C'est quand même insensé.

Là, c'est Orangina. Donc il y a aussi l'histoire encore de l'anthropomorphisation. Bien sûr, une très jeune fille habillée comme ça sur les genoux d'un vieux monsieur, ça ne pourrait pas passer. Mais une jeune biche, oui.

Et puis Sixt – là, en bas – Ils font beaucoup, beaucoup de pubs hyper-sexistes. Là, ils ont fait comme Bagelstein avec l'Affaire Baupin, ils ont surfé sur l'Affaire Strauss-Kahn, ce qui est quand même, d'une part, d'extrêmement mauvais goût et, d'autre part, totalement hallucinant.

Et puis beaucoup, beaucoup, beaucoup, mais beaucoup de pubs régionales, voire locales qui sont hyper-sexistes. Alors ça, c'est un détournement, je crois, d'une de mes copines, parce qu'elle a mis un petit truc en dessous, mais enfin, la pub c'était « Les bons coups sont au cœur de Nîmes », avec une fille à genoux, aux genoux d'un homme. C'est dingue.

La diapo suivante vous montre des photos avec nos seins, nos fesses, notre pubis et même notre point G. Donc tout ça est extrêmement évocateur. J'ai particulièrement râlé contre la pub Williams, parce que bien sûr on ne peut rien trouver de plus doux que les seins de sa maman, de sa femme. Bien sûr, il y a des tas de choses douces dans la vie, il n'y a pas que les seins de la femme qui est à côté.

Je passe sur les autres, parce qu'elles sont vraiment extrêmement explicites. Mais enfin quand vous voyez des pubs comme ça en 4X3 dans le métro ou dans les rues de vos villes, c'est vrai que ça montre du corps des femmes une image absolument terrible.

La diapo suivante. Alors là, ça, c'est vachement pire, parce que ça, c'est vraiment le viol, la prostitution. Donc en haut à droite, ce qu'on a appelé, de façon extrêmement chic, le « porno chic » justement. Moi, je disais le « porno trash ». Mais Dolce & Gabbana n'était vraiment pas le seul. Dior s'y était mis et ça continue encore.

En dessous, je ne sais pas si vous connaissez Surcouf, mais Surcouf c'est une boîte qui vend du matériel informatique. Donc ça, ça à avoir avec quoi ? Donc on avait fait une manif devant le magasin Surcouf et on disait : est-ce que vous vendez aussi des filles en porte-jarretelles quand il y a un homme qui achète là ? Les vendeuses, je dois le dire, étaient très, très choquées.

Et puis, nos copines d'OLF, je crois, ou d'une autre association dans le Midi avaient réagi et avaient tagué – elles s'étaient fait bien évidemment condamner – parce qu'elles avaient tagué l'auto-école. Donc l'auto-école avait juste mis ça : une fille, talons hauts, assise sur une valise en plein milieu de la rue – bien sûr, on fait toujours de l'autostop en plein milieu de rue – avec « Vous pourriez la prendre pour un euro ». Et c'était juste « drôle », on ne comprenait pas, mais non, c'était nous qui avions l'esprit mal tourné là-dessus... Donc viol, prostitution, tout ça, « c'est pas grave ».

Maintenant, je voudrais vous montrer les deux qui m'énervent en ce moment. Alors ça, c'est sur la *homepage* d'un site d'achat. Vous voyez les trois filles. C'est une boîte de location de matériel d'outillage.

Et ils m'ont répondu – parce qu'on a porté plainte bien sûr – ils m'ont répondu : « Mais la *pole dance*, c'est une discipline sportive ». Oui, bien sûr, prends-moi pour une idiote. Ce sont des états de maçon, donc ça n'a rien à voir avec une barre de *pole dance*. « Et puis, on a eu des tas de

commentaires, notamment de femmes, très, très amusées. » Oui, ça c'est sûr, il y a probablement des tas de gens qui trouvent ça drôle, mais il y a aussi des tas de gens qui ne trouvent pas ça drôle, et c'est bien sûr ça qu'ils ne reçoivent jamais.

Et puis en face, moi je leur ai dit : c'est quand même un homme tout seul, habillé enfin en costume, qui regarde de manière extrêmement satisfait, en hochant la tête, ces trois filles qui se déhanchent devant lui. Ça veut dire quoi ?

Dans le même style mais en pire, parce que c'est une pub Kellogg's qui est passée à la télévision, une pub pour les enfants. Je vous laisse le regarder et vous allez voir. On m'a dit « circulez, y a rien à voir ». Le JDP, le jury de déontologie publicitaire, m'a dit « mais non, il n'y a rien à voir » et Kellogg's nous a dit que « vous voyez vraiment des choses qui ne devraient pas y être ».

Mme BAS diffuse la publicité « Trésor de Kellogg's »

C'est quand même de la *pole dance*, il y a quand même un – comment ça s'appelle – un string, c'est quand même les femmes en général qui prennent part au *pole dance*, enfin voilà. Et on m'a dit que ça n'était pas du tout intéressant et que je « fantasmais ».

Donc réellement, la progression de cette publicité sexiste, parce que ça progresse, entraîne des reculs dans l'avancée des femmes. Je m'arrête, Fatima. **Je voudrais souligner ici qu'il n'existe aucune législation consacrée à la publicité sexiste comme telle**, il y a plutôt des lois générales sur la publicité, et aujourd'hui la seule manière de porter plainte, c'est une autorité d'autorégulation qui en fait est juge et partie, donc qui est nulle et non avenue.

Je salue vraiment le travail de la ministre des Droits des Femmes – je regrette de ne pas lui dire en face, mais elle le sait – qui a pris en compte ce qu'on lui a demandé puisque, normalement, 2016 devrait être l'année contre les pubs sexistes et on va faire un gros travail de pédagogie, parce qu'au fond, il n'y a que ça de vrai. C'est vraiment la pédagogie dans la tête des petits, des ados et des parents, comme quoi la publicité sexiste ça peut être vraiment toxique et que ça préside au continuum des violences.

C'est donc une lutte de tous les instants et, comme le signalait Catherine tout à l'heure, la lutte doit être internationale. J'essaie de la faire au niveau européen et j'ai des problèmes. L'Europe me dit que ça n'a aucun intérêt, qu'on a des choses bien plus intéressantes à s'occuper. Mais bien sûr avec l'aide du ministère du Droit des Femmes, du Haut Conseil à l'Égalité et du CSA, qui sont vraiment tous les trois main dans la main, on continuera à réagir.

Je vous remercie.

Fatima LALEM

Merci, Marie-Noëlle. Vas-y Leah.

Leah d'OLF

Bonjour. Je m'appelle Leah, je suis militante d'Osez le féminisme ! et je co-anime le groupe de travail qu'on a intitulé « Libération des sexualités des femmes ».

J'ai 28 ans et j'ai donc grandi dans cette ère saturée de pornographie, puisqu'étant adolescente, partout à la télévision, dans le métro, etc., il y avait déjà dans les années 2000 un accès illimité à la pornographie et ça venait imbiber tout l'environnement autour de nous. Je pense que je fais partie

de cette génération qui n'a pas connu autre chose que la pornographie hyper-accessible, etc. Donc là, je vais parler particulièrement de l'hypersexualisation aujourd'hui.

Pour rappel, le patriarcat met en place un système de rôles sociaux où toutes les êtres humaines qui sont nées avec un sexe féminin auront le rôle de subordonnées dans notre société et ceux qui naissent avec des organes génitaux mâles ont le rôle dominant. Et en tant que femmes, nous ne sommes pas libres de choisir d'adopter ou non les codes de la féminité.

La féminité, dans ce système de rôles sociaux féminité /masculinité, nous est imposée et la féminité comprend la sexualisation des filles et des femmes. Donc des comportements, des codes vestimentaires, des valeurs que nous devons adopter et qui nous maintiennent dans la classe des subordonnées.

La féminité nous est imposée dès la naissance. Nous naissons dedans. La pression que nous subissons nous paraît normale. Elle a toujours été ainsi et on n'est pas autorisé à la questionner.

Avant de parler de l'hypersexualisation aujourd'hui, je veux parler rapidement de la sexualisation des femmes qui existe en fait depuis très longtemps et sans laquelle l'hypersexualisation qu'on voit aujourd'hui ne serait pas possible. Donc la sexualisation des femmes, c'est le fait que l'on doive montrer à n'importe quel moment que nous sommes un sexe féminin sur « pattes », que nous sommes appropriables par les hommes et disponibles sexuellement.

Depuis très longtemps, et notamment depuis les premières avancées féministes du début du XX^{ème} siècle qui ont vu les femmes obtenir plus de droits et d'accès à l'espace public, on a vu en parallèle un retour du bâton du patriarcat, qui nous a contraintes et qui a accentué le contrôle de nos corps et de notre apparence, notamment en Occident. Les pratiques de beauté modernes sont donc apparues au début du XX^{ème} siècle.

Donc c'est un peu comme si les hommes de l'époque, et toujours aujourd'hui, nous disaient : « Ah, tiens, vous voulez plus de droits, vous voulez pouvoir faire les mêmes choses que nous ? Et bien, portez ces chaînes, soyez féminines. Mettez votre temps, votre énergie, votre argent et votre santé physique et mentale dans votre apparence. Soyez déséquilibrées dans votre démarche, marchez sur des « pilotis » dangereux. Affamez-vous pour prendre le moins de place possible, soyez le plus maigre possible. »

Et là, j'aimerais citer le travail de Sheila Jeffreys, féministe anglaise, qui dans son livre « *Beauty and misogyny* » a expliqué que les codes de beauté modernes sont largement inspirés en fait de la prostitution, puisqu'à l'époque, les femmes n'avaient pas accès à l'espace public et les seules femmes qui étaient dans l'espace public, c'était les femmes en situation de prostitution.

Ce qu'elle montre, en prenant l'exemple du maquillage, les femmes avant ne se maquillaient pas. Seuls les comédiens, les comédiennes et les femmes en situation de prostitution se maquillaient. Elle montre que, par exemple, le rouge à lèvres était vraiment utilisé pour montrer quelles femmes en situation de prostitution faisait ou non un acte sexuel particulier de fellation.

Bien sûr, en France, aujourd'hui toujours, la haine des femmes est véhiculée par plusieurs agents. Il y a bien sûr les religions, qui sont un de ces agents. Elles ont encore aujourd'hui un certain pouvoir pour contrôler les femmes, leurs apparences, leurs mouvements, etc. Mais je trouve que la haine des femmes est particulièrement véhiculée par les industries multimilliardaires aujourd'hui

de la mode, de la beauté et de la pornographie. Ces industries, toutes dirigées par des hommes, organisent encore aujourd'hui notre subordination.

Maintenant je vais parler de l'hypersexualisation . Elle est d'abord due bien sûr à l'accessibilité illimitée de la pornographie. Le fait que les garçons très, très jeunes – neuf, dix ans – ont déjà accès à la pornographie, ça change leurs comportements et leurs attentes et, par ricochet, nous les filles et les femmes sommes touchées également, puisque c'est nous qui sommes en suite en couple avec eux, avec ceux qui ont donc été éduqués par la pornographie.

Mais là, **le point sur lequel j'aimerais insister, c'est l'impact culturel de la pornographie.** La pornographie infuse notre culture. Elle l'inspire, elle la façonne et elle renforce les valeurs patriarcales de domination des femmes par les hommes. Elle est vraiment omniprésente et je pense que Marie Noëlle Bas a fait un très bel exposé notamment sur la publicité, comment cette pornographie transpire dans la publicité.

Pour moi, c'est très flagrant, puisqu'en regardant la télévision, en prenant les transports en commun, en naviguant sur internet, en regardant les séries que j'aime, en regardant des films au cinéma, partout où on regarde, toute la culture – les arts sont largement influencés - et notamment toute cette culture qui est dirigée, ou en tout cas celle que les jeunes consomment le plus. On voit du sexe partout et des femmes représentées comme des objets de consommation sexuelle. On est nombreux à considérer cela comme un véritable harcèlement sexuel généralisé, un harcèlement sexuel global des filles et des femmes.

Cette culture populaire que, notamment nous, les jeunes, consommons le plus est aussi pédocriminelle ou misopédique. Misopédique, puisque ce n'est pas de l'amour des enfants, mais bien de la haine des enfants. Donc voilà, je dirais culture pédocriminelle ou misopédique. Alors, qu'est que ce j'entends par là ? C'est que notre culture actuellement célèbre la pédocriminalité. Elle érotise tous les marqueurs de la jeunesse chez les femmes et nous enseigne à être éternellement jeunes.

Les femmes adultes sont infantilisées. Dans les publicités, elles ont très souvent des expressions faciales, les mêmes poses, les mêmes types de vêtements etc, on les rend jeunes, enfants. On impose aux femmes adultes de rester jeunes, sans rides, sans cheveux blancs, de garder et de travailler une voix aiguë, de ne pas avoir de voix grave, de rester mince, sans aucun poil.

Pour être claire, c'est aussi une influence de la pornographie le fait de ne plus avoir de poils... enfin, ce n'est plus autorisé d'avoir des poils pubiens pour les filles et les femmes.

Donc on voit ce phénomène de femmes adultes qui doivent ressembler le plus possible à de très jeunes filles prépubères et on a dans le même temps une sexualisation très précoce des filles, des pré-adolescentes et des adolescentes, où tout est fait dans les représentations qu'on voit pour les faire ressembler à des femmes adultes, qu'elles paraissent plus âgées qu'elles ne le sont réellement. Bien évidemment, cette confusion est entretenue de manière intentionnelle.

Je perçois aussi cette culture comme étant pédocriminelle parce qu'aujourd'hui elle facilite la tâche pour des agresseurs. Je voudrais citer les travaux de Gail Dines, une sociologue et féministe américaine, qui est allée interroger des pédocriminels aux Etats-Unis en essayant de comprendre ce qui les avait poussés à agir. L'un d'entre eux notamment lui répondait : « Mais vous savez, je n'ai pas eu beaucoup de travail à faire. La culture a fait beaucoup pour moi en fait ». Ce qu'elle montrait bien dans son livre, sur la pornographie, c'est que notre culture toxique, sexualisée,

pornifiée prépare les filles adolescentes à subir des violences sexuelles, pendant que les adultes sont préparés à trouver ce processus normal. C'est-à-dire que nous, en tant qu'adultes, nous sommes aussi bombardés de toutes ces images, mais on réagit très peu finalement. Qu'est-ce que ça signifie pour les plus jeunes d'entre nous, les filles ? Eh bien, que cela est normal. Si aucun adulte autour de moi ne réagit, donc cela est normal .

Ainsi donc, beaucoup des messages culturels que nous recevons en étant jeunes, nous rendent vulnérables. La culture populaire actuelle maltraite les filles. Ce qui devrait être considéré comme criminel envers les enfants est en fait normalisé, banalisé. On ne le remarque même plus et finalement, c'est même glamourisé, idéalisé.

L'impact que cela a sur nous, les jeunes filles, les jeunes femmes, les femmes, c'est d'abord un impact sur notre estime de nous-mêmes. Là, je viens de passer quinze jours merveilleux avec les Jeux Olympiques, parce que ça n'arrive jamais de voir des femmes fortes, puissantes, musclées. On ne voit jamais ça, à part une fois tous les quatre ans et ça ne dure que deux semaines malheureusement. Mais sans ça, nous sommes pressurisées pour devenir nous aussi des objets sexuels de plus en plus tôt, dès la préadolescence ou adolescence. Notre seul choix qui existe, ce n'est pas du tout d'être forte, musclée, etc., c'est soit d'être attirante sexuellement, soit d'être complètement invisible.

On trouve notre valeur d'abord dans notre corps et dans sa capacité à attirer l'attention des hommes. La culture nous apprend à nous dissocier de notre corps, à penser qu'il y a « nous » et « notre corps ». Nous avons une vision fragmentée de nous-mêmes. Nous devenons une collection de parties de corps qui existent chacune pour le plaisir d'un ou des hommes en général et nous sommes poussées et contraintes à ressembler à cette image de femme sexy et attirante.

Nous avons accepté notre corps comme une chose qui existe pour faire plaisir aux autres. Nous internalisons le regard des hommes et nous voyons comment les hommes nous regardent. La question ce n'est pas seulement « de quoi ai-je l'air ? » quand je me regarde dans le miroir, mais plutôt « comment vont-ils ou va-t-il me trouver ? ».

Cela provoque énormément de mal-être psychologique – une faible estime de nous-mêmes, des dépressions, des troubles alimentaires, de l'anorexie, des suicides – et une surveillance constante de notre apparence. Tout ça pour dire que c'est grave, on en meurt nous aussi. Nous avons honte de notre corps, on ressent du dégoût, on est insatisfaite de notre corps ou de parties de notre corps.

Un autre impact de cette hypersexualisation, c'est sur notre sexualité. Cette culture nous prépare à accepter et à répéter une sexualité standardisée, marchandisée, violente et dégradante pour les femmes, à trouver cette sexualité comme étant la norme et la seule envisageable.

Nous avons très souvent le sentiment d'être forcées, manipulées, pressurisées à nous conformer et à pratiquer des actes sexuels dont nous n'avons pas envie. Nous désirons être désirées, mais n'avons aucune idée de ce que nous désirons vraiment ou de comment satisfaire nos propres désirs. Nous fournissons énormément d'efforts pour susciter l'intérêt sexuel des hommes, mais nous voyons encore les relations sexuelles comme un rituel social plutôt qu'une source de plaisir.

Alors même que notre culture est saturée d'images de femmes prétendument confiantes dans leur sexualité, en fait en réalité nous ne sommes pas autorisées à explorer nos propres désirs, nos envies, nos besoins ou notre capacité à ressentir de la joie et de la passion dans l'intimité.

Le fait qu'on nous empêche de connaître notre anatomie, nos organes sexuels. Nous ne savons pas que le clitoris par exemple mesure 10 centimètres de long, qu'il a 10 000 terminaisons nerveuses, c'est-à-dire deux fois plus qu'un pénis par exemple. Nous ne savons pas qu'il n'existe que pour nous procurer du plaisir. Nous détestons notre vulve, nous la trouvons répugnante, malodorante, sale, etc.

Comment dans ce contexte, peut-on avoir une sexualité épanouissante quand on se hait à ce point ? Encore aujourd'hui, on est beaucoup trop nombreuses à avoir vécu des viols, des agressions, des malaises dans la sexualité, des intimidations, des douleurs, des inquiétudes, etc.

Aujourd'hui en plus, il y a cette culture du « coup d'un soir », qui nous est vendue comme étant le summum de la liberté pour les femmes, qui maîtriseraient enfin leur sexualité. La sexualité serait donc détachée des sentiments. Les relations sexuelles ne découlent plus de l'intimité que l'on pourrait développer avec un homme ou une femme, mais précèdent l'intimité. Donc on commence d'abord par avoir des relations sexuelles et ensuite on verra si une relation intime peut se développer.

Pour terminer, un dernier élément que je souhaitais apporter, c'est qu'aujourd'hui, nous sommes contraintes de dire que cette sexualité, cette hypersexualisation – c'est notre choix, que c'est ce que nous voulons, que c'est ça la libération. Nous devons dire que nous aimons en somme être opprimées. Là, je vais citer Marilyn Frye, qui écrivait que « *l'oppression implique l'exigence de présenter des signes de bonheur dans la situation dans laquelle on se trouve.* »

Je vais conclure en disant que ce qui semble assez clair, c'est que plus nous gagnons des droits, des libertés, des accès à des espaces, plus le retour de bâton du patriarcat est fort et je pense qu'il va continuer à lutter. Les hommes trouveront toujours d'autres moyens, donc la lutte continue et je pense que la prochaine étape de notre combat, c'est de faire surgir le débat dans la société sur la pornographie et la culture populaire toxique dans laquelle nous, les plus jeunes, vivons. Merci.

Fatima LALEM

Merci beaucoup Leah. La parole est à toi, Benoît,

Benoît KERMORGANT

Bonjour. Quelques mots pour me présenter rapidement. Je suis Benoît Kermorgant, je suis chargé de prévention pour l'association le *Mouvement du Nid*. Je coordonne donc une équipe de prévention qui réalise une mission de prévention dans les établissements scolaires sur le territoire des Hauts-de-Seine, avec le soutien du Conseil départemental.

Quelques mots pour présenter le Mouvement du Nid, même si certain.e.s d'entre vous le connaissent. Le Mouvement du Nid, c'est une association laïque – nous insistons beaucoup sur ce point. C'est une association laïque, progressiste, féministe, qui a pour objectif, pour vocation, d'être auprès et avec des personnes en situation de prostitution.

Très rapidement, les missions sont d'abord d'aller à leur rencontre sur les lieux de prostitution, avec des équipes de maraude, qui sillonnent notamment les grandes villes françaises – nous avons plus de 30 antennes en France – qui rencontrent les personnes sur leur lieu de prostitution.

Les missions d'accompagnement relais avec des permanences souvent quotidiennes dans de nombreuses villes. Notre mission, c'est de réaliser un diagnostic social, un diagnostic des besoins de la personne, pour les accompagner vers les structures notamment de service public, vers une prise en charge et vers une réinsertion, vers une sortie de la prostitution

Nous avons une mission également – et c'est ce qui me concerne davantage – de prévention dans les établissements scolaires sur trois grandes thématiques : la thématique de la déconstruction des stéréotypes sexistes, la lutte contre les violences sexistes et sexuelles – évidemment nous n'abordons pas que la prostitution, car ce serait extrêmement réducteur et inefficace d'agir sur les logiques qui créent la prostitution en ne parlant que de la prostitution. Et puis nous avons une mission aussi, dans ce cadre de la prévention, d'agir sur toutes les formes d'inégalités et de discriminations entre les femmes et les hommes et plus largement entre les êtres humains.

Le Mouvement du Nid est aussi, vous le savez, très impliqué dans des actions de plaidoyer et s'est fortement mobilisé dans le cadre du regroupement d'associations Abolition 2012, en soutien à la loi d'abolition du système prostitueur.

Le Mouvement du Nid s'intéresse depuis un certain temps à la question de la pornographie, car tous les intervenants en éducation à la sexualité le savent bien, dès lors que l'on parle d'éducation à la sexualité à des jeunes collégiens ou à des jeunes lycéens, dès lors qu'on leur demande « quelles sont vos sources d'information sur la sexualité, d'où prenez-vous vos exemples, vos modèles sur ce qui va se passer dans la sexualité », il y a deux grandes réponses qui apparaissent très vite : c'est d'une part la pornographie et d'autre part les forums de discussion.

C'est les forums des sites d'information qui ne sont pas les sites institutionnels comme « ivg.gouv.fr », mais plutôt des forums de discussion comme Doctissimo qui ne sont pas réalisés par des professionnels, où il se raconte des choses vraies et énormément de choses fausses. Dès lors qu'on parle d'éducation et de modèles de représentation de la sexualité aux jeunes, on est très vite confronté à des questions sur la pornographie.

Deux, trois mots pour définir peut-être dans quel contexte se déroulent ces interventions de prévention. On sort d'une période de quelques années qui a été un petit peu tendue, un petit peu compliquée, c'est vrai, avec beaucoup d'interrogations, notamment de parents, sur le contenu de ces séances d'éducation à la sexualité. Il faut dire aussi que nous intervenons dans un contexte politique compliqué où, évidemment, **les valeurs progressistes ne sont pas vues comme étant des valeurs sur lesquelles il y a une marge de progression, comme étant des valeurs subversives, mais plutôt comme étant des valeurs de l'élite politique, des valeurs de pouvoir. C'est évidemment la plus grande des ironies.**

Lorsque l'on demande aux jeunes « est-ce que vous êtes sensibles à la thématique de l'égalité entre les filles et les garçons, est-ce que pour vous c'est un sujet important ? », il y a 80 % des jeunes qui répondent « oui, c'est un sujet important pour nous, nous sommes sensibles à l'égalité entre les filles et les garçons ». De même, sur les questions de tolérance, notamment envers la diversité des modèles sexuels, il y a près de 60 % des jeunes qui disent « oui, nous sommes tolérants envers l'homosexualité, envers les différentes formes de vie sexuelle. »

Mais quand on creuse un peu, on s'aperçoit que les choses sont plus compliquées. Beaucoup sont sensibles au sujet de l'égalité filles-garçons, mais quand vous leur demandez « mais dans l'exemple d'une relation amicale ou d'une relation amoureuse, est-ce que vous trouvez qu'une

filles doit avoir le droit de faire le premier pas ? », il y a bien 40 % qui vous répondent « elle a le droit, mais c'est quand même un peu plus normal si c'est le garçon qui fait le premier pas ». Malgré cette sensibilité à l'égalité, il y a des points de résistance qui sont importants.

Un autre bémol qui concerne plus particulièrement les garçons : la sexualité n'est pas vue comme étant un sujet pouvant avoir des conséquences graves. J'y reviendrai un peu plus tard, les conditions de l'agression sexuelle et du viol sont assez méconnues. Mais c'est un sujet sur lequel beaucoup de jeunes, et notamment beaucoup de garçons, se disent « des fois il peut y avoir des petits problèmes, il peut y avoir des petits risques, mais la sexualité, ça reste de l'ordre presque d'un jeu, d'un amusement. Ça ne va pas avoir de conséquences graves sur toute une vie. » Et on a énormément de mal à leur faire comprendre que si, ça peut avoir des conséquences sur toute une vie, ça peut détruire une vie. Certaines personnes peuvent ne jamais s'en remettre.

Quelques chiffres sur la représentation des jeunes de la pornographie et des modèles de sexualité plus largement. Le Mouvement du Nid a mené une enquête en 2011-2012, qui pose des questions très précises sur la représentation des jeunes face à la prostitution, mais aussi face à la pornographie et on a donc des données intéressantes, notamment sur la consommation de pornographie.

70 % des garçons déclarent regarder occasionnellement ou régulièrement des films pornographiques, mais aussi 30 % des filles. 30 % des filles déclarent regarder occasionnellement au moins de la pornographie.

Leur avis sur ce sujet-là : 18 % des garçons considèrent que la pornographie est un bon moyen pour apprendre à faire l'amour, contre seules 4 % des filles pensent que c'est un bon moyen pour apprendre à faire l'amour, ou du moins à apprendre des techniques sexuelles.

Là aussi, c'est le problème pour toutes les analyses de voir le verre à moitié vide ou à moitié plein. Ce n'est pas une majorité de jeunes qui considère que c'est un bon moyen pour apprendre les techniques sexuelles. Néanmoins, 20 % des garçons le pensent, ce n'est pas non plus un chiffre complètement négligeable.

Une autre donnée intéressante : 35 % des garçons considèrent que la pornographie est dangereuse pour la qualité de la vie affective entre les garçons et les filles. Ça veut dire que 65 % des garçons pensent qu'il n'y a pas de rapport entre la pornographie et l'égalité entre les filles et les garçons, contre 55 % des filles qui ont conscience que la pornographie peut représenter des risques vis-à-vis de l'égalité entre les filles et les garçons.

Deux ou trois questions qui permettent de situer encore les représentations des jeunes sur la pornographie. Beaucoup de questions, notamment les questions de garçons, sont « mais comment apprendre finalement les techniques sexuelles ? ». Ce n'est pas un sujet dont on peut parler avec les parents.

Ils connaissent peu les moyens d'information, ils connaissent peu les sites d'information. Ils connaissent peu aussi l'existence de tout un tas de dispositifs, peu visibles. Je pense notamment aux antennes Santé Jeunes, y compris aux dispositifs dans les collèges et les lycées aux infirmières scolaires, à l'assistante sociale scolaire. Ce sont des dispositifs qui pourraient être utiles, mais qu'ils ne connaissent pas et qu'ils pensent réservés à des cas plus graves que leurs simples petites questions.

Beaucoup d'informations, beaucoup de questions aussi sur « mais comment finalement ce qu'on voit dans la pornographie peut être faux ? Comment ce qu'on nous présente, ce qu'on voit dans les vidéos peut être faux ? » Nous, on aurait plutôt l'idée de se dire mais comment est-ce que tout cela peut être vrai ? Comment est-ce que tout ce monde artificiel qui est surjoué, complètement construit pourrait être vrai ? Eux se posent plutôt la question inverse. Ils disent « mais monsieur, comment ça peut être faux, c'est quand même une vraie relation sexuelle qu'on voit ? ». Donc on a aussi cette incrédulité finalement, cette crédulité plutôt, à déconstruire.

Pour le Mouvement du Nid et pour tout un tas de mouvements d'éducation à la sexualité, finalement il y a deux grandes logiques à risque que crée la pornographie. Il y a des risques qui sont créés par la pornographie et c'est notamment les risques liés à l'hypersexualisation dont vous nous avez parlé. Et puis il y a d'autres types de risques et notamment le principal risque c'est que la pornographie va très probablement – et elle le fait déjà depuis longtemps – aggraver des risques déjà présents, des logiques et des comportements dangereux déjà présents dans les comportements sexuels des jeunes. Ces risques déjà présents, quels sont-ils et comment la pornographie peut-elle les aggraver ?

Le premier risque, et c'est quelque chose dont on est très frappé quand on commence les interventions, c'est **à quel point la sexualité n'est pas vue comme étant une aventure à deux et plutôt comme étant une aventure personnelle, surtout de la part des garçons**. Comme étant une aventure, un défi personnel et non pas comme étant une aventure à deux. Evidemment, dans la pornographie, on ne peut pas dire que les notions de rencontre, y compris de rencontre des corps, de discussions, de négociations de ce qui va se passer pendant la relation sexuelle soient particulièrement mises en avant. Ce qui est mis en avant, c'est le rôle du garçon qui joue sa performance, le défi individuel et pas une rencontre à deux.

Le deuxième risque, c'est une difficulté chez un certain nombre de garçons – pas majoritaire, mais pas négligeable non plus – à s'émanciper de certains rôles de genre, des rôles très présents dans la sexualité. Et on sait très bien qu'une très grande partie de la pornographie n'est pas une pornographie égalitaire du point de vue des rôles de genre. C'est une **pornographie qui est basée sur l'idée d'un féminicide symbolique** tel que le décrit l'essayiste américain John Stoltenberg.

L'idée est que, pour prouver sa virilité, il faut montrer qu'on est capable de tuer le féminin et de le tuer de manière symbolique. Et il y a toute une progression, c'est-à-dire que d'abord on essaye de tuer le féminin par des choses un peu « douces » : par des insultes, des remarques, etc. Si on n'y arrive pas, on passe au niveau un peu au-dessus avec du harcèlement. Et puis si on n'y arrive pas, on commence les attaques sexuelles, on commence à utiliser les grands moyens et l'achat d'un acte sexuel, la prostitution, fait partie de ces grands moyens. Finalement c'est ce qui est montré globalement dans la pornographie.

Il y a une difficulté aussi dans l'aggravation des risques déjà présents dans le fait que beaucoup de jeunes ne voient pas cette forme de violence – et je vais conclure – ne voient pas cette forme de violence, j'entends la violence psychologique et la violence verbale, comme étant une véritable violence. Tout ce qui ne laisse pas de trace sur le corps n'est pas vu comme étant une véritable violence. Or dans la pornographie, et c'est quand même ça le plus grave, il y a un amusement autour de ça. Il y a un amusement autour même du non-respect du consentement, c'est-à-dire

qu'il y a beaucoup de scènes où l'argument vendeur de la scène pornographique finalement c'est le dépassement des limites précisées par la personne.

En quoi cela aggrave-t-il les risques déjà présents ? Eh bien aujourd'hui, les jeunes tentent de reproduire un petit peu ça dans ce qu'ils appellent non pas des scènes de viol, **mais des scènes de « miol »**. C'est presque comme si c'était un viol, c'est la même chose que si c'était un viol, sauf que c'est un scénario qui est prévu dès le départ. C'est un petit peu prévu, programmé, donc même si c'est aussi violent qu'un viol, en fait ce n'est pas vraiment un viol. **C'est un miol parce que voilà, soi-disant... On la maltraite comme si elle était violée, mais bon, c'est une mise en scène dès le départ.**

Même si la pornographie est diverse, **il y a une tentative de pornographie dite féministe**, où il n'y a pas de violence, où il n'y a pas d'inégalité dans les rôles de genre, mais ça ne satisfait pas un marché et ça ne satisfait pas les attentes du consommateur et donc c'est extrêmement réduit.

Je voudrais dire en conclusion juste un petit mot en réfléchissant aux forces politiques finalement, aux mouvements politiques qui sont responsables des risques dont nous parlons dans cette Université d'été. Je me disais que finalement, il y a deux grands mouvements politiques, il y a deux grandes forces politiques qui sont assez contradictoires et qui amènent les risques dont nous parlons.

Deux mouvements politiques on va dire conservateurs, ultra-conservateurs même, c'est-à-dire des mouvements politiques, des mouvements socio-politiques, des mouvements religieux, des mouvements terroristes, des mouvements conservateurs qui essaient de nous faire croire que les valeurs progressistes sont au pouvoir et que les valeurs progressistes sont les valeurs de l'élite et qu'elles sont devenues tellement progressistes qu'elles sont inadmissibles et que finalement, ils vont libérer le peuple de cette suprématie. Ce qu'ils font, c'est essayer de supprimer notre volonté d'avoir des identités personnelles, la légitimité de choisir soi-même ses valeurs, ses logiques, etc., pour nous embourber dans des identités collectives.

Et finalement, les sujets dont on parle dans cette table ronde, que ce soit la prostitution, que ce soit la pornographie, que ce soit la question du voilement ou que ce soit la question de l'hypersexualisation, c'est des mouvements qui utilisent des stratégies un peu inverses. **C'est-à-dire que c'est des mouvements qui se disent eux-mêmes progressistes, voire pour certains même féministes, contre une idéologie d'Etat qui serait restée conservatrice, voire même puritaine, et qu'eux vont libérer la société française de ce puritanisme.**

Evidemment, les deux mouvements font fausse route dans leur analyse parce que nous ne sommes pas dans une société féministe et progressiste et les valeurs puritaines ne régissent pas les comportements sexuels en France. Peut-être que la manière de se sortir de ce débat c'est de réaffirmer ce que veut dire « progressiste ». Moi, qui débats beaucoup avec les jeunes, ils disent « progressiste », finalement c'est un mot qu'on utilise beaucoup ici, mais qu'ils ne savent pas définir. Beaucoup ne savent pas que les valeurs d'égalité entre les filles et les garçons, d'égalité entre les êtres humains, de lutte contre les discriminations sont des choses particulièrement portées par les progressistes.

Et puis, pour se sortir de ce débat-là aussi, l'important c'est qu'est-ce que je vais gagner après votre histoire de discours ? C'est le droit à construire son identité personnelle.

Fatima LALEM

Merci Benoît. Notre temps est très contraint donc sans transition, je donne la parole à Fatiha Boudjahlat

Fatiha BOUDJAHLAT

Je suis très heureuse d'être là et d'être à partir d'aujourd'hui membre de l'Assemblée des Femmes. Je viens d'adhérer et j'en suis vraiment très contente. Merci à vous.

L'intitulé est assez prudent : le voilement. Mais en fait, cet intitulé permet d'éviter trois écueils. Le premier c'est d'ergoter sans cesse sur la dimension, la couleur, la texture, le degré d'opacité ou le degré de transparence de l'objet qui voile.

Le deuxième écueil évité avec cet intitulé, c'est de se focaliser sur une seule religion et je vous montrerai tout à l'heure que la burqa n'a rien à envier à la frumka d'une secte juive orthodoxe. C'est toujours la relation à la femme, à son corps et son autonomie qui est en jeu.

Le troisième écueil évité, c'est celui de faire de la femme une victime. Elle n'est pas victime. Elle peut être agent, elle peut être acteur et c'est ce qu'on va essayer de voir. Un tel intitulé pose en effet le geste, la geste du voilement. L'acte autant que la décision.

Alors, j'aurais pu aborder ce sujet en fonction de trois registres. Le registre juridique, je ne le ferai pas, sauf si vous voulez qu'on l'aborde dans les questions. Je pourrai vous expliquer pourquoi je pense que la laïcité n'a rien à voir avec ce qu'on fait sur les plages.

Le deuxième registre à éviter, c'est le registre théologique, avec par exemple ce qu'a dit Jean-Luc Mélenchon aujourd'hui : « je ne sais pas si le prophète s'intéressait à la façon dont on est habillé sur la plage ». Quand bien même, on ne va pas entrer dans le débat, on ne va pas être dans l'expertise théologique, parce que c'est une façon de valider le poids du religieux justement.

Je vais m'intéresser au registre le plus utile, celui que signalait Geneviève hier, le registre politique. C'est celui-ci qui légitime notre opposition au voilement et qui nous empêche de tomber dans les excès que l'on ne peut que dénoncer, comme Fatima l'avait fait. On pourra parler de qui porte le voile si vous voulez après.

Pour illustrer ce sujet, je me suis beaucoup interrogée sur les images. On a été saturé d'images. Saturé. Et en même temps, ça s'adresse bien à notre regard ces photos, donc j'ai considéré qu'il fallait bien quand même des images.

Ce qu'on voit, c'est qu'on assiste à une construction d'une invisibilité ostentatoire de la femme ou d'une ostentation dans l'invisibilité. Vous pouvez distinguer un visage parce que vous avez l'impression que c'est une personne. Regardez la photo en haut à gauche : non. Voilà aussi une façon de chosifier les personnes et de les désindividualiser.

Je veux aussi prêter attention à la corruption sémantique et ça passe souvent par là. On ne parle plus de « mode islamique », on parle de « mode pudique ». On ne parle plus d'excision, on essaye de parler de circoncision féminine, pour obtenir le même effet par analogie. On ne parle pas de burqa de plage, on parle de bains habillés et vous avez tous en tête ce stupide tweet d'Edwy Plenel parlant des bains habillés des femmes de 1900, ce qui revient un peu à dire que les musulmans ont à peu près 100 ans de retard en général sur l'Occident. C'est complètement ridicule.

Mais le but est quand même là. Supprimer l'historicité au nom du relativisme, et tout particulièrement supprimer l'historicité de l'histoire des femmes. C'est pour ça que je vous ai mis cette deuxième photo pour vous faire penser au fameux fichu de la fameuse grand-mère d'Alain Juppé. Cette équivalence à travers le temps. C'est pareil, la burqa de nos jours ou le voile ou n'importe quel voilement est identique au fichu de la grand-mère. Heureusement, il y a l'historicité. Heureusement, on a avancé.

Ce relativisme vise à dissimuler une véritable offensive politique et religieuse contre les femmes sous les habits plus acceptables du culturel. « C'est traditionnel ». Et je me souviens de cette féministe – j'ai oublié son nom – qui disait que quand les hommes sont opprimés, c'est une tragédie, quand les femmes sont opprimées, c'est la tradition. On s'habitue plus.

Et le but – et je te rejoins quand tu parlais du progressisme – c'est bien de réduire le féminisme à un particularisme occidental. Il s'agit bien d'en nier l'universalité. Là, je vais vous citer les propos tenus dans le journal *The Guardian* de fin juillet par la sociologue et la féministe Delphy : « *Le féminisme doit s'adapter aux spécificités culturelles et religieuses musulmanes pour échapper à l'accusation d'islamophobie.* »

Voilà le piège de l'assignation identitaire qui conduit, sous prétexte de bons sentiments, à la différence des droits, au différentialisme et on construit une altérité irréductible sur une base religieuse. Alors je vous pose une question très simple, les yeux dans les yeux : pourquoi ce qui est bon pour vous ne le serait pas pour moi ? Pourquoi ce que vous refuseriez, vous, à vos filles serait acceptable pour moi et les miennes ? C'est quand même la question de base à se poser.

On assiste, j'ai l'impression, à cette construction, ce retour du bon sauvage, à cet orientalisme que dénonçait Edward Saïd. C'est bon pour ce que j'ai, c'est bon pour ce que je suis. Mon épiderme, ma pilosité, mon patronyme, ce que je n'ai pas choisi d'être. Pour retrouver cette authenticité, puisqu'on est dans ce paradigme de la pureté et de l'authenticité, eh bien je vais passer par le biais religieux.

Relativisme toujours. Quel est le sens, le signal, la signification des effets du voilement ? En quoi serait-il différent en fonction de l'appartenance communautaire de la personne ?

Alors oui, il faut nous interroger sur l'universalité du combat féministe. Le féminisme est universel ou il n'est rien. S'il est particulier, il n'est rien, et c'est pour ça qu'il est politique et qu'il n'est pas lié à une région, à une époque. La dignité de la femme, c'est universel, c'est un combat universel. L'égalité femme-homme, c'est un combat universel. On ne peut pas être plus égal en s'adaptant à la culture de l'un ou l'autre. C'est ce féminisme qui a fait avancer le droit et je vais vous dire une chose, c'est ce qu'il obtient qui permet à une société d'être considérée comme moderne.

Alors, nous avons à faire ici à des femmes consentantes. Elles n'ont pas un homme derrière avec une arme qui les force. On doit s'interroger sur la nature et les modalités de l'obtention de ce consentement. Et dans le droit, on parle bien de « l'emprise » quand on veut parler également de contrainte. C'est une emprise mentale, souvent de type sectaire. Elle est choisie. Elle n'en est pas moins exogène et imposée par l'extérieur. Olivier Roy, repris par Abdennour Bidar, parlait de « *subjectivité aliénée* ». Vauvenargues parlait de « *servitude volontaire* », qui avilit l'homme au point de s'en faire aimer. Il y a aussi une espèce de surenchère : « c'est moi la plus vertueuse ».

Alors, ce chantage... Quelqu'un a posé la question à un moment de ce que c'est la liberté. Il n'y a pas de liberté s'il n'y a pas d'éducation au choix. Descartes définissait le libre arbitre comme la possibilité et la capacité de se prononcer sans qu'aucune force extérieure ne vous y contraigne. Comment on arbitre en toute liberté quand on vous impose une alternative ? L'alternative, c'est deux termes : le vice, la vertu. La pute ou la pudique. Maintenant on ne devrait plus être dans le « ni pute, ni soumise », mais dans le ni pute, ni pudique. On ne peut arbitrer, se décider librement s'il n'y a pas une équivalence morale entre les termes du choix qui nous sont imposés.

Il n'y a pas de liberté puisque ces femmes voilées mettent en danger celles qui ne le sont pas, puisqu'elles imposent elles-mêmes un nouveau paradigme, comme tu le disais, de la vertu. Elles se mettent à le porter beaucoup par suivisme, comme un gilet jaune, pour se protéger, par conformisme, par peur d'être marginalisées par leur communauté.

Comment on peut parler de liberté quand il s'agit d'enfants ? Alors oui, j'ai mis cette photo choquante pour rappeler la maladresse de certains de nos hommes politiques et que vous compreniez bien qu'on ne peut pas parler de liberté, qu'on n'a pas demandé à cette petite fille de choisir et qu'elle n'a pas la maturité pour se prononcer. Mais quand vous habituez une petite fille à porter ce signe, vous imaginez le courage que ça lui demanderait, l'indépendance d'esprit que ça lui demanderait de l'enlever, de se mettre à dos sa communauté ?

On fonctionne par mithridatisation. Vous savez, ce roi Mithridate qui avait peur d'être empoisonné et qui s'est immunisé en consommant chaque jour un peu de poison. On s'habitue. Interrogeons-nous sur notre seuil de tolérance. Qu'est-ce qu'on a laissé passer maintenant dans ce pays ? Où est notre propre seuil de tolérance ?

Alors, le voilement bien sûr c'est un symbole, on pourrait se dire. N'oublions pas le reste, parce que, comme on peut le lire dans le rapport qui a été remis au ministre François Fillon en 2004 par Jean-Pierre Obin sur les signes et les manifestations religieuses dans les établissements scolaires, nous sommes face à une offensive. Une offensive. Et je le cite : « *Nous sommes face à des adversaires rompus à la tactique et prompts à utiliser toutes les failles, tous les reculs et toutes les hésitations des pouvoirs publics, et pour lesquels un compromis devient vite un droit acquis.* »

Ils en sont venus à retourner le féminisme contre nous, contre les femmes. Je vous cite un tweet du Parti des Indigènes de la République : « *Le foulard envoie un message clair : nous ne sommes pas des corps disponibles à la consommation masculine blanche.* » Voilà à quoi ça conduit.

J'ai eu, dans les textes que j'ai écrits, l'habitude de qualifier ça d'effet cliquet. Vous savez, c'est ce mécanisme qui empêche l'engrenage de revenir en arrière. Ça ne fonctionne pas pour les femmes, on repart en arrière très souvent. Par contre, pour les extrémistes religieux, tout ce qui est obtenu sert de base pour de nouvelles revendications.

Il n'y a qu'à regarder la mode de la non-mixité, et pas pour libérer la parole. Regardez cette auto-école avec une salle réservée aux femmes. La cheffe d'entreprise disait « oui, je suis là pour gagner de l'argent, je réponds à un besoin et à une demande du marché ». Et puis dans son interview, à la fin elle dit « moi, je suis monitrice, je ne monterai jamais en voiture avec un homme. » Et après quand on voit son conjoint s'afficher avec Dieudonné, on voit bien que ce n'est pas simplement le business qui parle, qu'il y a bien l'idéologie derrière.

Les créneaux dans les piscines municipales, ça partait d'un bon sentiment. Ces pauvres femmes gênées. C'est de la partition de l'espace. C'est de l'apartheid et l'apartheid n'est pas plus cool s'il est à l'initiative des minorités.

Alors, je vous pose encore une autre question les yeux dans les yeux : qu'est-ce qui se passerait si je refusais de serrer la main à un noir parce qu'il est noir ? Qu'est-ce qui s'est passé quand le judoka égyptien a refusé de serrer la main au judoka israélien ? Un tollé.

Par contre, quand, en présence de Madame Najat Vallaud-Belkacem, un président d'une ONG salafiste a dit qu'il ne serait jamais la main à une femme, on l'a accepté, on l'a toléré. Quand le ministre de la santé israélien a refusé de serrer la main lors d'une visite officielle de Marisol Touraine parce qu'elle est une femme, on l'a accepté parce que c'est traditionnel. Si c'est traditionnel, on l'accepte. Voilà le biais qui est utilisé.

Je cite encore le rapport Obin : « *Partout le contrôle moral et la surveillance des hommes sur les femmes tendent à se renforcer et à prendre des proportions obsessionnelles. Presque partout la mixité est dénoncée, pourchassée.* » Recul de la pratique sportive dans les quartiers de la part des filles. Donc c'est juste un élément, ce voilement, qu'il faut mettre en place et qui prend sens à l'intérieur d'une série très cohérente.

Non, ça ne dépend pas de la façon dont on le porte. Le voilement infériorise, et je le dis tranquillement – n'ayant pas de culpabilité de race ni de culpabilité de classe à traîner, je le dis tranquillement – le voilement quel qu'il soit, qu'il soit signé Hermès, qu'il y ait des petites fleurs, qu'il soit rose ou autre, infériorise la femme en droits et en dignité. On doit s'y opposer avec les bons outils, parce qu'on a à faire à des adversaires plutôt rusés.

Je re-cite la devise de l'Assemblée des Femmes : Egalité, Dignité, Autonomie. Et puisque nous sommes entre gens de gauche, j'ajouterai l'Emancipation individuelle et collective.

Je vous remercie.

DÉBAT

Fatima LALEM

Merci beaucoup aux intervenant.e.s de cette table ronde. Merci pour ton intervention passionnante, vos interventions passionnantes. Je vais donner la parole à la salle pour un quart d'heure, vingt minutes. Malheureusement, il faut conclure, donc je voudrais aussi qu'on prenne un peu de temps pour écouter notre ministre et puis permettre à notre Présidente de dire quelques mots de conclusion.

Donc pour un quart d'heure, vingt minutes, merci de poser des questions ou de faire des interventions très, très courtes. .

De la salle

Je voulais simplement préciser d'une part que la personne qui a utilisé cette excellente formule que tu as rappelée, c'est Letty Cottin Pogrebin. Elle est la créatrice du magazine américain Ms. (Miss) et de la première tentative réussie aux Etats-Unis de supprimer cette discrimination entre Madame et Mademoiselle.

Et ma question, c'est la suivante. Est-ce que les intervenants peuvent revenir sur la question de liberté individuelle, du « c'est mon choix », et par opposition à la liberté d'émancipation collective ? Autrement dit, est-ce que l'émancipation individuelle, particulariste de femmes, notamment quand elles se présentent comme féministes et qu'elles se réclament du choix personnel, peut être valide lorsque ça entraîne ou ça augmente la non-émancipation de bien d'autres ? Et je pense à certains communiqués d'associations féministes qui m'ont paru vraiment malvenus sur le burkini.

Fatiha BOUDJAHLAT

Alors juste une petite réponse. Choix personnel, non. Conformité à une appartenance communautaire, avec une surenchère d'hyper-conformité. Donc je ne vois pas où est le choix individuel. Encore une fois, comme disait Aragon, « *la liberté est une chose sacrée, j'ai horreur de la licence* ». La liberté, ça s'apprend. C'est comme la République, c'est une méthode. Donc je ne vois pas du tout où est la dimension individuelle de ce choix.

De la salle

Bonjour. Je suis militante féministe à Paris et aussi actrice de l'éducation. J'avais une remarque. Ça fait plaisir de voir un homme s'exprimer à la tribune sur ces questions-là.

Deuxième chose. Quand j'organise des formations d'animateurs et d'animatrices comme futurs acteurs de l'éducation, on s'aperçoit que les sujets liés à la sexualité et à l'égalité sont tabous. Même les futurs animateurs, quand on parle de sexualité chez l'enfant, ils nous en veulent presque. « Mais non, vous ne devriez pas nous en parler. »

Du coup, la question que je me pose, c'est une question ouverte, c'est comment est-ce qu'on fait ou quels outils on peut avoir, comment on se forme pour travailler sur la question du respect du corps de la femme, d'appréciation de son propre corps, de la question des stéréotypes de genre et des sexualités avec les petits, les tout jeunes, parce que moi je pense que ça doit commencer très jeune ?

Benoît KERMORGANT

C'est vrai que la question de la formation des intervenants et des intervenantes est extrêmement compliquée, parce qu'elle n'est pas organisée. Aujourd'hui, il n'y a pas de diplômes. Il y a des formations qui existent, mais ce n'est pas un métier reconnu en tant que tel, ce n'est pas une branche spécifique de l'Education nationale. Donc c'est vrai qu'on bricole avec les moyens financiers qu'on a, avec les outils de prévention qui existent sur le marché aussi. C'est vrai que c'est une obligation finalement pour une association. Quand elle est novatrice sur un sujet – et sur les questions de prostitution et de pornographie, c'est quelque chose de novateur – le meilleur moyen d'y arriver, c'est de créer ses propres outils.

C'est ce qu'on fait au Mouvement du Nid, notamment avec la création depuis une dizaine d'années de pièces de théâtre spécifiquement dédiées à la question du sexisme et à la question de l'égalité dans les relations collectives, jusque dans les relations sexuelles.

Il y a quand même le cadrage aussi qui est fait par l'Education nationale, qui nous demande une certaine progressivité dans les thématiques, mais c'est un cadrage qui est flou. L'Education nationale dit au collègue, notamment à partir de la 6^{ème}, il faut traiter de l'estime de soi. Ça veut dire quelque chose et puis en même temps, jusqu'où s'arrête l'estime de soi, jusqu'où commence la manière de se valoriser en tant que fille ou en tant que garçon ? A partir de la 5^{ème}, on peut commencer à parler des stéréotypes sexistes et ça, c'est quand même important. A partir de la 4^{ème} et surtout en 3^{ème}, on peut parler de sujets liés à la sexualité, notamment en définissant ce qu'est une agression sexuelle, en définissant ce qu'est un viol, et pour beaucoup de jeunes, c'est la même chose.

On ferait mieux **de commencer surtout à parler de consentement**, parce que consentement, on a l'impression que tout le monde sait ce que c'est, que tout le monde est d'accord. Or quand on demande aux jeunes « c'est quoi le consentement », c'est à partir du moment où la fille crie et essaye de partir, là on sait qu'il n'y a pas consentement, mais tant qu'elle n'a pas crié, qu'elle n'est pas en train de se débattre, au fond on imagine qu'elle est à peu près d'accord.

Voilà, on peut aborder certaines violences sexuelles spécifiques et on peut commencer à aborder notamment certaines logiques de proxénétisme à partir de la classe de 3^{ème}.

Le meilleur moyen de se former, c'est vraiment sur le tas, progressivement, en suivant les intervenants qui font déjà et qui animent les débats avec les jeunes. C'est quelque chose, c'est vrai, qui ne s'improvise pas. Il y a des règles à respecter, on ne parle pas de la sexualité n'importe comment. C'est vrai qu'il y a des situations où il peut y avoir des tabous.

On dépasse le tabou en ne parlant jamais de situations personnelles ou en ne visant jamais une communauté. On reste dans des généralités impersonnelles et puis on y va très progressivement. Mais la plupart du temps, ça finit par se passer bien.

Leah

Juste, rapidement. Avec le groupe du Comité des femmes d'OLF, on va sortir à l'automne un site web et toute une campagne pour les 9-14 ans. Une campagne sur la sexualité, qui sera en ligne à l'automne. **Peut-être qu'un élément de réponse, c'est d'en parler, si possible d'avoir des espaces de discussion, des temps dédiés, en non-mixité.** C'est important pour que les filles puissent s'exprimer qu'il n'y ait pas de garçons dans la salle. Et en fait de laisser les questions venir au fur et à mesure.

Je pense que si régulièrement elles sentent que, ok, ce n'est pas un tabou en fait, on peut en parler, même si c'est 10 minutes là, 30 minutes là, etc., elles auront le réflexe de se dire : je n'ai pas à garder ça pour moi, je peux en parler. Briser le silence, en prévoyant de mettre en place si possible des espaces de discussion en non-mixité.

De la salle

Je ne sais pas si, Benoît, vous avez écouté les radios jeunes genre NRJ, Fun Radio et Virgin ; les jeunes, ça commencent très tôt, entre 8, 12 ans et un peu plus à écouter. Sincèrement, dès fois, c'est

vraiment très, très hard. Beaucoup de jeunes ne savent pas où s'adresser et quelques fois c'est vraiment très, très dur. Les animateurs « se lâchent ». Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je vous assure que ce n'est pas drôle à entendre.

Benoit KERMORGANT

C'est vrai que l'information qu'ils diffusent est encore pire que ce qu'on lit sur les forums d'échange Doctissimo. Le meilleur moyen qu'on a pour contrecarrer ça, c'est de donner d'abord les adresses des sites internet institutionnels et il y en a. Il y a « ivg.gouv.fr », en Ile-de-France il y a le Fil Santé Jeunes. Il y a beaucoup de sites qui existent.

Donnez les adresses dans les villes des espaces « Santé Jeunes » et précisez que c'est gratuit, qu'on n'a pas besoin de demander l'autorisation de ses parents, qu'on n'a pas besoin de sa Carte Vitale ou de sa carte d'identité, que son identité ne va pas être notée. Ou donnez juste des sites, mais donnez vraiment, que les jeunes repartent avec des cartes, avec des numéros d'information qu'ils peuvent appeler, gratuits, juste pour poser la question.

Et dire qu'il n'y a pas de question bête et que ce n'est pas juste pour des problèmes extrêmement graves ou des problèmes de viol qu'on peut appeler, que toute question mérite d'être posée et les rassurer sur l'anonymat et sur le professionnalisme des intervenants, et que leurs parents ne seront pas forcément mis au courant, sauf si la situation l'exige. Ça, c'est la grande peur, c'est le grand frein pour ne pas aller demander de l'aide. C'est « mes parents vont savoir, etc. ».

Angèle LOUVIERS

Comme l'a rappelé Fatiha, nous avons été envahis ces derniers jours et ces dernières heures par l'affaire du burkini. Et je me posais la question : est-ce que nous, notre association l'Assemblée des Femmes, nous pouvons prendre position ? Parce qu'on dit tout et n'importe quoi et cette question-là, je n'ai pas envie qu'on l'évade et qu'on dise que c'est une affaire anecdotique.

Fatima LALEM

Dans mon propos introductif, j'ai rappelé les deux pièges auxquels nous étions confrontés. A la fois une instrumentalisation politicienne de ces affaires de voile et de burkini aujourd'hui, qui peut être extrêmement contreproductive par rapport aux combats qu'on porte, et de l'autre côté, une instrumentalisation par ceux qui se revendiquent comme les défenseurs de la lutte contre l'islamophobie, dans l'objectif là aussi de gagner du terrain et de grignoter de l'espace.

L'enjeu n'est pas de faire plus de lois liberticides, etc. ça ne sert à rien. Je pense que le travail que nous avons à faire, c'est justement ce que nous disions par rapport à cet ancrage dans les luttes universalistes. C'est développer une vigilance et nous avons fait des déclarations et une adresse au Président de la République et au Premier ministre l'année dernière sur la nécessité de prendre en compte ce que vivent la grande majorité des femmes qui sont dans les territoires populaires, qui sont musulmanes ou de culture musulmane et qui résistent encore à l'assignation à résidence communautaire, et qui résistent encore au voilement et qui portent haut et fort les valeurs de la République. C'est vers elles et le soutien de celles-là que nous devons nous retourner.

S'agiter, comme l'ont fait certains ces derniers temps, dans les télévisions et les radios ne fera absolument pas reculer le salafisme. Il faut aussi peut-être dénoncer – puisqu'il faut dire les

choses – ce qui a été fait depuis 1980 par des acteurs politiques, par des élus locaux, qui a consisté en un véritable deal avec des islamistes, avec des salafistes, avec des Frères musulmans et qui leur a permis de s’inscrire dans l’espace public, d’accaparer les jeunes, de développer des mosquées, de développer des écoles et qui leur a permis d’avoir une assise réelle.

Et ça, ça ne se déconstruit pas par des déclarations sur le burkini. Il faut faire un réel travail par rapport à la laïcité, par rapport à l’universalité des droits des femmes. Il faut faire un réel travail éducatif, de combat politique et de combat féministe.

Fatiha BOUDJAHLAT

J’aimerais juste compléter. Il faut être un peu intelligent. Moi, je trouve ça quand même rassurant que les Français aient été choqués et qu’ils ne s’habituent pas à ces tenues. Voilà, déjà. Même si ça a été instrumentalisé, moi je m’en réjouis. Ce n’est pas ordinaire, ce n’est pas normal.

Maintenant, soyons un peu malins, parce que nous avons à faire à des gens très procéduriers et très fortunés. Il ne faut pas parler de laïcité à propos du burkini. Il faut parler de dignité des femmes et le Conseil d’Etat a introduit la notion de dignité des femmes, nous a dit hier notre chère amie Françoise, en 1994, confirmé par la Cour européenne des Droits de l’Homme, disant qu’un précepte religieux qui impose le foulard, je cite, « *est difficilement conciliable avec l’égalité entre les femmes et les hommes* ».

Nous avons les outils juridiques, ça ne sert à rien de basculer dans l’hyperinflation. En même temps, l’Etat devrait cesser d’organiser son impuissance en refileant le bébé aux maires. Parce que oui, les maires de droite ou les maires de gauche, certains vont pouvoir s’en servir. Mais la laïcité n’a rien à voir. Ne les laissons pas instrumentaliser la laïcité en la faisant passer pour un concept flou, fou, qui entraîne des exactions, des exagérations. C’est ce qu’ils veulent. C’est au nom de la dignité que nous nous battons politiquement contre la banalisation de ce voile.

Fatima LALEM

On va donner la parole encore à ceux qui étaient inscrits et puis on va appeler notre Présidente pour clore. Je pense que c’est un débat très important qu’il faut qu’on poursuive à l’Assemblée des Femmes. On vous fera probablement des propositions pour des temps de réflexion commune bientôt, avant la prochaine Université d’été, on verra sous quelle forme, parce que je pense qu’il y a des échéances importantes qui arrivent et qu’il faudrait qu’on s’y prépare aussi, en tout cas dans l’interpellation et le positionnement politique. Ça se fera en son heure. Là, vu le temps qui avance et vu qu’on a quand même avec nous George Pau-Langevin, notre ministre des Outre-Mer, je pense qu’il faut écourter, même si ça reste toujours un peu frustrant.

De la salle

Moi, je voudrais simplement soulever un problème, ne pas y répondre en tout cas, mais un problème sur lequel il faudrait qu’on se penche parce qu’il y a un problème qui émerge là, qui est retourné contre les féministes encore une fois, c’est la question de la mixité. Alors, ça peut être la mixité du camp décolonial, ça peut être la mixité des groupes de parole, etc., et la mixité de tas de groupes de réflexion.

Ce que je voudrais rappeler, c'est que si les féministes des années 70 faisaient des groupes non mixtes, nos grandes sœurs, si elles faisaient des groupes non mixtes, c'était effectivement pour faire émerger une parole indépendante, libre. Mais l'objectif n'est pas du tout le même que dans le camp d'été décolonial par exemple. Dans ce camp d'été, pourquoi il n'y a pas mixité ? C'est parce que l'objectif n'est pas le même. L'objectif des féminismes, c'est la mixité, c'est de pouvoir vivre ensemble avec des droits égaux, alors que l'objectif de ce camp décolonial non mixte, c'est justement la séparation entre les hommes et les femmes, c'est le marquage genré des rôles sociaux et c'est complètement en contradiction avec l'objectif du féminisme. Et je pense qu'on a un sujet à creuser actuellement, parce que des tas de lobbys sont en train de ramer contre la laïcité.

Fatima LALEM

Absolument. Merci beaucoup. C'était complémentaire à ce qui a été dit.

Catherine BONNET

Je voudrais poser une question à Benoît Kermorgant ou à d'autres, si ça se trouve tu ignores la réponse : que sait-on de la fabrication, de la production de la pornographie adulte ? Y a-t-il un lien avec la prostitution ? Je me pose cette question, parce qu'en ce qui concerne ce qui est appelé la pornographie infantine, en fait ce sont des productions d'images d'agressions sexuelles qui sont présentées comme de la pornographie.

Benoît KERMORGANT

On sait que le lieu le plus important de création de pornographie, c'est les Etats-Unis. Et on sait qu'il y a une part importante des films pornographiques qui sont réalisés avec des actrices qui sont en fait des personnes prostituées, à qui on vend cette situation comme étant pratiquement une promotion ou quelque chose de moins violent et de moins risqué que la prostitution. Et c'est vrai que, y compris en France parmi les personnes que nous accompagnons au Mouvement du Nid, il y a un certain nombre des personnes prostituées qui ont connu des expériences pornographiques. D'ailleurs, au Mouvement du Nid, nous venons de prendre une résolution concernant la pornographie, qu'on appelle « exploitation sexuelle filmée », parce que pour nous, que ce soit de la prostitution ou de la pornographie, il y a un énorme point commun qui est que ce sont des actes sexuels obtenus par rémunération, donc le consentement est acheté. Le fait que cette exploitation sexuelle, parce que ce sont des actes sexuels achetés et qu'on en revend l'image, le fait que ce soit filmé n'enlève pas la violence de l'acte.

C'est pour ça que pour nous, il y a un rapprochement dans le combat militant qui est un cheminement évident et qui est de plus en plus urgent avec l'adoption de cette loi d'abolition du système prostitueur, pour savoir jusqu'où va le système prostitueur. Nous, on considère que ça va jusqu'à la pornographie, c'est-à-dire l'exploitation sexuelle filmée.

Fatima LALEM

Merci beaucoup. Ecoutez, merci à tous les quatre. C'était vraiment des débats très riches qu'il va falloir continuer sous différentes formes et je vous dis à très bientôt.